Jacques Perret veut être un écrivain hors Goncourt

L'EXTRAORDINAIRE fortune du « Caporal épinglé » avait fait de Jacques Perret, écrivain de talent, un écrivain en vogue. Son dernier recueil de nouvelles, « Objets perdus », publié chez Gallimard, continuera à lui valoir l'estime des gens cultivés, qui apprécient la combinaison subtile d'un fond fantaisiste et d'une forme classique.

Il fut un temps où Jacques Perret était surtout connu des grossistes en bananes et des trafiquants de métaux précieux. A cette époque, il échangeait volontiers le métier de chercheur d'or contre celui de planteur, celui de bûcheron contre celui de marin.

Ces années sont révolues. L'aventure se termine à Censier-Daubenton, dans une rue paisible du 5e arrondissement. La profession d'écrivain est la plus difficile à lâcher. Peut-être est-ce de peur de se charger de nouvelles chaînes que Jacques Perret se refuse à entendre parler de prix littéraire.

Et pourtant, le Goncourt le guette. Les dix affamés du restaurant Drouant ont un faible pour les aventuriers. Ils avaient fait un sort à Maurice Constantin-Weyer, qui ne manquait pas, non plus, de talent. Quand ils n'ont pas un romancier fleuve à se mettre sous la dent, ils se rabattent sur un auteur de nouvelles. Ils avaient couronné *Le Premier Accroc coûte deux cents francs* pour les beaux yeux d'Elsa. Peut-être seront-ils séduits par les 1 m. 85 de Jacques Perret. L'intéressé ne le souhaite pas du tout.

Modérant visiblement ses expressions, il a déclaré à notre collaborateur : « Le Prix Goncourt ne représente rien que de l'argent, et ceux qui le donnent ne représentent que très peu de chose. »

Jacques Perret a d'ailleurs une chance de passer entre les fourchettes des clients de Drouant : *Objets perdus* ne peut être considéré comme un recueil de récits d'aventures dans le sens traditionnel de l'expression. Les aventuriers qu'on y rencontre, on peut les voir dans le métro, les bureaux de ministères, les cours d'immeubles.

Le héros de *Composition de calcul* (l'une des nouvelles) a douze ans. C'est un aventurier. Il en a l'imagination. Il suffit pour la mettre en mouvement d'un énoncé de problème. Un train part d'une ville, un cavalier et un cycliste d'une autre, à des intervales et des vitesses minutieusement calculées. On demande à la classe de déterminer l'heure à laquelle ils se rencontreront. L'heure, notre héros s'en soucie peu. Il s'imagine partant en croupe du cavalier, poursuivi par le cycliste, parcourant des forêts d'heures et des champs de minutes où fleurissent les secondes, évitant les plus terribles dangers grâce à la complicité du mécanicien du train, qui préfère être un personnage de roman que « donnée » d'un manuel d'arithmétique.

L'aventure de « Jean sans terre » est plus tragique. Ce Jean a acheté, dans un élan poétique, des pois de senteur. Pour les faire germer, il lui faut de la terre. Mais il habite Paris. Et il s'aperçoit que la chose la plus difficile à trouver à Paris, c'est la terre. Dans sa recherche, il se fait traiter de fou par sa concierge, de voleur par un gardien de square, de vicieux par les passants. La poignée de terre, qu'il aura fini par ramener du bois de Clamart, suscitera l'admiration de ses partenaires à la belote au bistro du coin. Finalement, sa femme de ménage jettera cette terre aux ordures et lui fera une purée de pois cassés avec ses graines.

On ne s'étonnera plus, après cela, de voir dans ce recueil de curieuses nouvelles, un chanteur de rues accompagné par un joueur de théorbe, qui avait commencé par apprendre à jouer de la mandoline avec un professeur de mathématique mélomane. Il ne jouait d'ailleurs du théorbe que faute d'avoir pu trouver un psaltérion à plumes. Mais, malgré son talent, ses frères truands et poètes ne le reconnaitront plus comme un des leurs le jour où, fortune faite, il s'installera « Boulevard Haussmann, toutes les fenêtres sur la rue, rien sur la cour, pas même les petits endroits ».

Françoise Giroud : Paul Géraldy m'a demandé à quoi je pense quand je ravaude des torchons

CONNAISSEZ-VOUS la maison de soieries qui se trouve à l'angle de la rue Vivienne et de la rue du Quatre-Septembre ? Il y a un demi-siècle, un jeune homme de 16 ans y fut engagé, au rayon du « noir façonné ». Il gagnait 20 francs par mois.

Quinze ans plus tard, il jetait un trouble délicieux dans l'âme des femmes et un nom nouveau dans l'histoire de la poésie familière en publiant huit cent soixante-trois vers : *Toi et Moi*.

Toi, c'était la cantatrice Germaine Lubin.

Moi, c'était lui : Paul Géraldy.

Le livre atteignit le tirage fabuleux, pour une œuvre en vers, de trois cent mille exemplaires. Il fit les beaux jours de l'éditeur et les douces soirées des fiancés attendris.

Parce que Paul Géraldy « n'a pas écouté les syndics annonçant la faillite du cœur », il tient sous son charme, depuis trente ans, un public fidèle à ce doux dialogue avec lui-même qu'il poursuit à travers tous ses recueils et une quinzaine de pièces.

L'une d'elles, *L'Homme de joie*, est représentée en ce moment à Paris, dans une version nouvelle qu'interprètent Jean-Pierre Aumont et Renée Devillers. Excellent prétexte pour arracher aujourd'hui à l'ombre ouatée où il se confine l'auteur d'*Aimer*, de *Christine*, de *Robert et Marianne*.

Pour moi, Paul Géraldy est un monsieur gris-perle dont on voudrait n'écrire qu'avec plume d'oie sur vélin lavande, tant il semble étranger au temps des rats de cave.

Il a, à 64 ans, la prestance vive et gracieuse, la taille cambrée d'un marquis de Molière. Il va, tourne, virevolte dans le petit bureau qui fleure bon l'encaustique.

L'inquiétude de l'œil se cache derrière les lunettes d'écaille. L'inquiétude du cœur rôde dans les phrases élégantes où l'on vérifie une fois de plus combien il est injuste de dire du subjonctif qu'il est imparfait.

Paul Géraldy est charmant. Et quand il avoue qu'il eut « bien du goût pour les femmes », on imagine aisément qu'elles en eurent fort pour lui et qu'elles ne le lui cachèrent point. Homme à femmes ? L'expression est trop haute en couleurs, trop brutale, trop féroce... Tendre ennemi plutôt de quelques femmes qui passèrent, discrètes. Alors pourquoi ne pas l'être aussi ?

Aujourd'hui le diable prétend s'être fait ermite. Un ermite lourd de jolis souvenirs émus. Au hasard de la conversation à bâtons rompus on entend :

— *Ce petit bronze vous plait ? Oui, il est ravissant. C'est une femme qui me l'a donné...*

Ou bien :

— *Un jour, j'ai découvert cette phrase dans un livre du poète autrichien Hoffmansthal:* « *Il faut penser avec le cœur...* » *Dans la chambre voisine se tenait une amie... Oui, une femme peintre de grand talent... J'ai couru pour lui faire part de ma trouvaille, croyant l'enthousiasmer. Mais elle, calme, m'a répondu :* « *Non, il faut penser avec le corps...* » *Elle avait raison.*

Il y a aussi :

— *Une femme — ah ! qu'elle était belle — m'a dit un jour...*

— *Une amie très chère, Mme S..., qui vient dîner avec moi le dimanche...*

Midi ne sonne jamais à quatorze heures

Alors ils partent tous les deux, ces soirs-là, à travers les rues calmes du quartier des Invalides à la recherche d'un petit restaurant douillet.

Toute son œuvre, Paul Géraldy l'a consacrée à une étude subtile des relations humaines avec la patience minutieuse d'un bon horloger. Inlassable, il monte et il démonte la mécanique, et midi ne sonne jamais, chez lui, à quatorze heures.

Puis il rédige avec infiniment de soin et d'assidu travail un rapport sous forme de pièce en un acte ou en trois.

Paul Géraldy a toujours rêvé d'être auteur dramatique, parce qu'il a le goût des acteurs du théâtre et aussi parce qu'il voulait « faire comme papa ».

Papa s'appelait Georges Lefèvre. C'était un homme brillant, ardent, cultivé, qui fut à la fois explorateur, musicien, journaliste et poète. Il savait vingt mille vers par cœur et en écrivit d'assez bons pour qu'on les jugeât dignes d'être joués à l'Odéon et au Français ; pendant que l'auteur suivait à travers des contrées lointaines les traces de la mission Livingstone.

A cinq ans, son fils huma l'odeur des coulisses, une odeur qui écœure ou qui grise. Il en resta grisé. Quand M. Lefèvre mourut, ayant perdu sa petite fortune dans l'exploitation malheureuse d'un théâtre, il laissait trois enfants qui se partagèrent ses dons. L'un de ses fils allait courir le monde comme reporter. C'est Georges Lefèvre, actuellement attaché à la rédaction du *Figaro*. Sa fille allait être, à la Schola Cantorum, l'une des plus brillantes élèves de Vincent d'Indy. Paul, enfin, fut le poète qui écrivait à seize ans : « Marche funèbre pour la mort de ma jeunesse ».

Mais, jugeant que Lefèvre était un nom par trop commun, il adopta le nom de sa mère. C'est ainsi que Paul Lefèvre, élève à Henri-IV, puis à Buffon, devint Paul Géraldy.

Ici se place la maison de soieries. La mort de son père l'oblige à gagner sa vie. Il s'y emploie du mieux qu'il peut, tout en poursuivant ses études aux heures où les autres déjeunent. Il écrit une pièce en vers : *Le Biniou*. Un camarade d'études un peu clown, qui figure le soir à l'Ambigu, sera à la fois l'interprète et le metteur en scène.

Le soir de la première représentation, dans le préau d'une école, le clown fait en marchant sur les mains une entrée sensationnelle devant une salle bondée. Mais il ne sait pas un mot de son texte. Déjà. C'était Jules Berry qui fit depuis la carrière que l'on sait... en oubliant toujours d'apprendre son texte.

Paul Géraldy quitte la soierie pour entrer à la librairie Delagrave, où il devient « secrétaire particulier du secrétaire adjoint de la direction ». Il fait son service militaire lorsque Antoine reçoit, en 1908, à l'Odéon, *La Comédie des familles*. Son premier recueil, *Les Petites Ames*, vient de paraitre.

Le jeune poète va lire ses vers à Henri Bataille qui l'encourage, tandis que ses camarades se moquent un peu de la plume sentimentale qui écrit : « Et c'est joli, joli, joli ; joli tout plein. »

De la guerre, il rapporte des impressions en prose : *La Guerre, madame*. Et puis s'ouvre l'ère des succès.

Il épouse Germaine Lubin, et aux deux bouts de l'avenue qui relie l'Opéra — où elle chante — à la Comédie-Française — ou on le joue — leurs triomphes se répondent. Ils vivent un grand amour doré dont l'écho tinte dans toute l'œuvre de l'auteur.

Pierre Loti lui a dit : « Epouse une brave femme. On ne vit bien qu'avec les sottes. »

Il n'a pas suivi le conseil, et aujourd'hui encore il n'est pas sûr qu'il ne préfère aux sottes les femmes avec lesquelles on peut parler.

Hélas ! avec celles-là, on ne peut pas vivre ! Si vite elles envahissent la solitude de l'homme, s'insinuent, dominent... Alors il faut s'échapper, rompre... Ah ! que tout cela semble donc compliqué lorsqu'il en parle, et combien délicats les ressorts que tendent les relations humaines...

Quand Pierre Fresnay et Féraudy jouent *Les Grands Garçons* au Français, en 1922, Géraldy se sent si parfaitement interprété qu'il a l'impression d'être en scène lui-même, de « serrer la salle dans ses bras ». Et il noue avec Pierre Fresnay une longue amitié qui dure encore.

« Le plus grand acteur du monde », dit-il, sans que personne songe à le contredire. Mais il faut que Fresnay ait encore bien d'autres vertus pour avoir conservé si longtemps l'estime affectueuse de l'ombrageux, de l'exigeant Géraldy. Cet homme en papier de soie que froisse le moindre manquement aux lois compliquées d'un cœur attentif à chacun de ses battements.

Armé d'un microscope naturel, il fouille, il dissèque, il décèle l'invisible fissure. Dès que se relâche imperceptiblement le fil de l'amitié, il se fâche et le rompt.

— *Il faut*, dit-il, *se fâcher de temps en temps, ne pas tolérer les petites trahisons...*

Fâché avec Colette

Et il fait allusion à Colette, grande amie à laquelle il reproche tristement de n'avoir pas soutenu avec la flamme qu'il attendait, la candidature du jeune ouvrier-romancier Georges Navel au prix Goncourt.

Séparé de sa femme depuis avant la guerre, il vit loin du monde, loin du bruit, loin de la vie, loin des livres — cet homme cultivé n'aime pas les beaux livres — dans son appartement douillet ou bien dans sa propriété de Beauvallon, La Colline, trop vaste pour sa solitude. Il s'est enfermé dans un cercle étroit d'amis élus, il voit aussi là-bas les paysans de la région qui connaissent tous « le monsieur écrivain à Paris », qui est si poli et qui sait apprécier le bon marc.

De son mariage, il a eu un fils, Claude, qui cherche encore sa voie. Il fut l'enfant auquel on dit : « Ne dérange pas papa, il travaille. Maman n'est pas là, elle travaille. » De quoi vous dégoûter du travail. Pour lui, le dernier vers du *Toi et moi*, que chacun vit s'il ne l'écrit, rime avec la mort.

En juin dernier, sa fiancée Marie-Louise Georges, jeune fille de vingt ans, élève du cours René-Simon, s'est suicidée.

— *Si tu n'es pas rentré à une heure*, avait-elle écrit, *je me tue*.

Il rentra à quatre heures pour la trouver dans le coma, asphyxiée par le gaz. Malou mourut à Bichat après une lente agonie de quarante heures.

De l'ouvrage “ bien faite ”

Ce fils qu'il aime, mais avec lequel il ne trouve pas l'exact contact qu'il eût souhaité, a découragé Géraldy de chercher à connaitre la jeunesse. Jeunesse désespérée, bruyante, insolente, pressée, qui ignore les formes raffinées d'une courtoisie à laquelle il demeure strictement soumis.

Alors, dans le silence de son bureau doucement éclairé, il travaille. Il se jette dans le travail et s'y enferme, il polit et repolit chaque ligne avec le respect des vieux artisans de France pour « l'ouvrage bien faite ». Il voudrait que de ses pièces, les spectateurs sortissent dans cet état de béatitude voluptueuse où plongent les bons concerts, parce que la phrase doit être musique.

Mais il voudrait aussi être toujours parfaitement clair et que l'auteur fasse l'effort total afin que le public n'ait aucun effort à faire.

Dans cet homme vieillissant qui a connu tous les succès, on peut déceler, semble-t-il, une authentique humilité, une volonté assez émouvante de perfectionner encore et encore le plus menu de ses travaux. Quand il parle, il voudrait reprendre sa phrase à peine prononcée parce que ses mots n'ont peut-être pas cerné exactement sa pensée...

J'ai besoin d'exprimer, d'expliquer, de [*traduire.*

On ne sent tout à fait que ce qu'on a su [*dire.*

On vit plus ou moins à travers des [*mots...*

a-t-il écrit.

Mais il ne prétend pas avoir de messages à livrer au monde. Seulement quelques observations dont il serait heureux qu'elles constituent deux heures d'un spectacle divertissant.

L'œuvre dont il est le plus fier est un conte pour enfants : *Clindindin*.

— *Un petit conte bien fini*, dit-il.

Et, dans sa bouche, le mot « fini » prend le même poids de travail consciencieux que dans celle d'une lingère.

L'œuvre qu'il prépare, *Vous qui passez dans l'ombre*, est une pièce pour Yvonne Printemps et Pierre Fresnay. L'histoire d'une rupture joyeuse entre une Colombine et un Arlequin, d'une rupture voulue par deux amants épris pour qu'entre eux l'amour n'ait pas le temps de mourir, pour qu'ils demeurent l'un pour l'autre des passants.

Paul GERALDY

« Vous qui passez dans l'ombre, êtes-vous des amants ? », demandait déjà Victor Hugo.

Avec l'âge, Paul Géraldy admet lentement, dit-il, que nous sommes tous, simplement, des passants.

En cette fin d'après-midi pluvieuse de novembre, qui incite à une agréable mélancolie, nous nous taisons un instant. Et puis il relève sa fière tête grise et me demande soudain :

— *A quoi pensent les femmes quand elles cousent ? C'est si joli une femme qui coud... A quoi pensent-elles quand elles sont assises, si calmes et sereines et que, doucement, elles ravaudent des torchons ?*

Je fouille honnêtement pour lui répondre dans des impressions endormies. La chambre chaude, la petite chaise basse, le contact rèche d'un bon gros torchon que j'ourle, le chien qui gémit en rêvant, les ciseaux qui glissent... voilà, j'y suis. Moi, monsieur Géraldy, quand je couds, je pense à...

Mais à quoi bon parler ? Il ne veut pas de réponse. Il veut surprendre, découvrir, explorer tout seul le champ de sa question.

Paul Géraldy veut écouter aux cœurs comme on écoute aux portes.

F. G.

Pierre Daninos a écrit le roman d'un nez

ses lecteurs le priseront

PIERRE DANINOS vient de créer le roman olfactif. Autrement dit, tout ce qu'éprouvent ses héros leur parvient par l'intermédiaire de leur appendice nasal.

S'ils sont amoureux d'une femme, c'est à cause de leur parfum, de l'odeur de leurs cheveux ou de leur peau. La plus terrible des maladies qui puisse les atteindre est le rhume de cerveau. Bien entendu, le drame du héros de Pierre Daninos est un peu celui de Cyrano, condamné à jouer les seconds plans. C'est pour cela que ce nouveau roman s'appelle l' « Eternel Second » (Editions de la Jeune Parque).

Quand on demande sa profession au personnage que Pierre Daninos appelle « L'Eternel Second », il répond :

— Je suis nez.

Un nez, en langage technique de parfumerie, cela désigne celui qui est chargé de composer de nouveaux parfums, d'analyser, en les humant, les produits des concurrents, et aussi de fréquenter les salons des grandes capitales pour déceler vers quoi penche le goût des femmes. Il n'y a en France qu'une dizaine de « nez ».

Le drame du héros de Daninos, c'est qu'il ne sera jamais un premier nez (sans calembour). Il est voué à être l'éternel second non seulement dans son métier, mais dans la vie, à l'école, en amour, dans toutes les relations sociales.

A travers les pitoyables aventures de ce nez, l'auteur a peint surtout un tableau féroce de la vie conjugale. Il a trouvé des formules saisissantes :

« Quand le journal du soir entre dans le lit conjugal, quand on est plus curieux des affaires du Kremlin que du corps de sa femme — déjà, une partie de la pièce est jouée. »

L'auteur de l' « Eternel Second » note encore :

« Sans doute, est-il un temps où l'on voit une femme pendant un film. Et un autre où l'on voit un film avec cette femme. Il est un temps où l'on fait demi-tour pour aller chercher chez soi le porte-cigarette qu'elle a oublié. Et un autre où l'on est ravi qu'elle ait oublié quelque chose et où l'on ne va plus rien chercher du tout ».

Pour écrire son roman, Pierre Daninos s'est livré à une enquête approfondie chez un grand parfumeur. Son précédent livre, non moins réussi que l' « Eternel Second », et qui avait d'ailleurs obtenu le Prix Interallié, lui avait coûté moins (ou plus) de recherches C'était, en effet, « Le Carnet du Bon Dieu », qui se présentait comme les mémoires du Père éternel.

Roger Grenier embouche la trompette de la renommée pour chanter celle d'Armstrong

« ET alors il se rappela que son père lui avait dit un jour — primo de se saouler, calme comme le diable ; *et ensuite, souffler !* Louis appliqua sur la bouche de la trompette en or ses lèvres épaisses et aimantes, et souffla. Il souffla une seule note, grande, énorme et aigre, comme un rat qui explose, et les larmes lui vinrent aux yeux et la sueur lui roula sur la nuque. Louis sentit qu'il apportait paix et joie au monde entier. »

C'est ainsi qu'Henry Miller décrit fabuleusement Louis Armstrong. Et c'est ainsi que l'homme à la trompette d'or est apparu aux Parisiens la semaine dernière, à la salle Pleyel et au théâtre des Champs-Elysées.

Il s'avance en se dandinant, d'un pied sur l'autre, comme si le poids de sa grosse tête ronde faisait balancier. Le pantalon un peu étriqué de son smoking lui donne l'air un peu gauche d'un premier communiant. Entre ses manches noires et ses mains noires brillent deux manchettes de neige. Dans sa main gauche, il y a un grand mouchoir blanc, et dans sa main droite une trompette étincelante.

Et comme le public applaudit et l'acclame interminablement, il ne peut parler. Alors il porte la trompette à ses lèvres et souffle cette énorme note qui est son secret et qui emplit de joie le cœur des hommes.

Il faut bien essayer d'expliquer la nature particulière du triomphe de ce musicien de jazz. Car on se rend compte tout de suite, à la façon dont l'accueille le public et dont les écrivains et les musiciens parlent de lui que Louis Armstrong n'est pas seulement un des plus grands musiciens, c'est quelque chose de plus.

« Louis Armstrong a tellement donné au monde qu'il faudra des années et des années pour le réaliser », écrit le clarinettiste Mezz Mezzrow, ce blanc qui s'est fait naturaliser noir par amour du jazz.

« Quand Louis Armstrong mourra, je mourrai. Rien ne vaudra plus la peine d'être écouté quand la trompette de Louis se sera tue », écrit le musicien Wingy Mannone.

Pour établir une comparaison, on peut dire qu'il est au jazz ce que Charlot est au cinéma. C'est un merveilleux artisan, mais en plus une grâce particulière illumine la moindre de ses productions. On y trouve une qualité humaine qui touche chacun au plus profond de lui-même. C'est pourquoi l'on est autorisé, pour parler d'Armstrong, à emboucher pour une fois soi-même les trompettes.

Louis est né avec le vingtième siècle et avec le jazz.

— Le jazz et moi, dit-il, nous avons grandi ensemble. Et, en ce temps-là, nous étions bien pauvres.

A la Nouvelle-Orléans, il y avait le quartier nègre, qui était bien miteux. Et le quartier nègre avait une sorte de prolongement inavouable, de banlieue encore plus sordide, qu'on appelait Jane Alley. Le samedi soir, on glissait dans le sang, à Jane Alley. Les rasoirs volaient en l'air. Plus tard, Louis Armstrong aura affaire, lui aussi, au rasoir. Une femme jalouse le poursuivra dans les rues de la Nouvelle-Orléans, épisode tumultueux d'une vie passionnée.

Tous les noirs avaient la musique dans le sang, à Jane Alley. Il y avait une quantité d'orchestres tintamarrants : trombone, piston, grosse caisse, guitare. Et ils jouaient à leur façon, sur leurs instruments bruyants, un peu n'importe quoi, des marches, des polkas, des chants créoles français, des negros spirituals. Mais le vieux sang africain infusait à cette musique le rythme et les modulations qui en firent du jazz. C'est dans les cabarets et les bordels de la Nouvelle-Orléans qu'est née la musique du vingtième siècle.

Le petit Louis, arrière-petit-fils d'esclaves, a poussé dans les rues de Jane Alley. Jour et nuit, la musique emplissait le quartier. Les orchestres se promenaient sur de grands chariots. On perchait le trombone sur la bâche, pour qu'il puisse déplier à l'aise son instrument. Par la même occasion, il servait de guetteur, et quand on apercevait un chariot rival, un duel s'organisait. Chaque bande jouait en faisant le plus de bruit possible. Et le public désignait les vainqueurs par acclamations.

A Paris, Louis Armstrong, dans sa chambre d'hôtel, a dormi avec sa trompette.

Les orchestres suivaient aussi les enterrements, en jouant des blues sanglotants. Au retour du cimetière, ils attaquaient des marches guillerettes, comme ce *High Society* qu'Armstrong vient encore de jouer à Paris. C'est une sorte de polka piquée au rythme endiablé, une musique de parade foraine, d'une allégresse inouïe.

Quand il souffle dans sa trompette, pour *High Society*, Armstrong roule des yeux tout ronds. Il semble s'appliquer comme un débutant qui tient le cornet dans la fanfare municipale. A la fin, il s'éponge de son mouchoir blanc. Nous avons omis de dire qu'il entre en scène avec une pile de mouchoirs et en use deux douzaines par récital.

A cinq ans, le petit Louis quitta *Jane Alley* pour *Perdido Street*. Ça ne valait pas mieux : c'était la rue des maisons closes. Avec trois copains, il chantait dans les rues. Il faisait le ténor. On connait sa voix aujourd'hui grasse, éraillée, pathétique, ce gargouillement voilé de whisky. L'autre jour, quand ce chant meurtri emplissait la salle Pleyel, le public retenait son souffle, comme s'il entendait la voix du destin.

Un jour de Noël, Louis, qui avait onze ans, était, bien entendu, dans la rue pleine de cris, de musique, de pétards d'artifice. Dans un accès d'enthousiasme, il alla prendre chez son père une vieille pétoire qui était accrochée au mur et tira des coups de feu en l'air.

Et soudain il se trouva stupide, son gros revolver à la main, dont les détonations avaient dispersé la foule. Un policeman s'avançait vers lui.

Au tribunal, le juge lui dit :

— Il parait, mon petit, que vous n'êtes pas un mauvais garçon. Mais si vous continuez à trainer à Perdido Street, vous deviendrez vite un voyou.

Sans doute pour le mettre à l'abri de ce danger, le juge envoya le petit Louis au pénitencier pour un an et demi.

Dans un sens, ce fut une chance. C'est là qu'on lui apprit à lire la musique et à jouer du piston. Louis sonne le réveil, la soupe, le coucher, mais aussi tient sa place dans la fanfare du pénitencier. Cet orchestre, les autorités le louent pour les bals et les pique-nique. Il est très demandé.

C'est ainsi que le jazz et Louis grandirent ensemble. On a écrit un roman avec la vie du roi de la trompette. On pourrait surtout en tirer un livre d'images follement coloré et pittoresque.

Voici une image : en 1917, une histoire à la Marthe Richard fait fermer les maisons de *Perdido Street*. Louis et ses copains quittent le pays en déchirant une dernière fois le ciel des plaintes de leurs instruments. Une autre image : Louis dirige un orchestre sur un des bateaux de plaisir qui descendent le Mississipi. A chaque escale, une foule noire immense vient l'écouter.

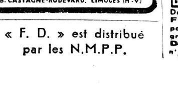
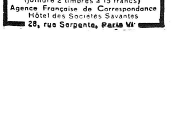
Après la musique, ce que Louis Armstrong aime le plus, ce sont les haricots rouges et le riz. Au point qu'il signe ses lettres « *Red beans and ricely yours* » (bien haricots rouges et riz à vous). Il n'aime pas le be-bop qu'il appelle le jiu-jitsu du jazz. Il en a fait une parodie burlesque à Pleyel.

Il dit souvent :

— Quand je mourrai, j'aimerais rencontrer l'ange Gabriel.

Avec ces deux-là, il y aura un fameux tournoi de trompette au paradis.

R. G.



« F. D. » est distribué par les N.M.P.P.